

L'ABBÉ DÉSILETS, VICAIRE-GÉNÉRAL

En l'année 1848, j'avais le bonheur de faire mon entrée au Séminaire de Nicolet. J'arrivais là, comme la plupart des autres élèves, le cœur gros d'émotions... Je venais de quitter le toit paternel avec tous les êtres chéris qui l'habitent, et je franchissais le seuil d'un autre toit, bien étranger pour moi. Cette grande maison du séminaire, ces nombreuses soutanes qui y circulaient, ces élèves si variés d'âge et de figures, en costume uniforme, les aspects poétiques que présentent les vieux pins, la jolie rivière de Nicolet et les alentours du collège ; tout cet ensemble de choses firent sur moi une impression profonde et teintée d'une certaine mélancolie.

Je ne me lassais de regarder et d'examiner...

Le soir de ce premier jour surtout, dans la grande salle de récréation, mes yeux et mon esprit furent au comble de l'intérêt en entendant parler avec bruit, en voyant jouer ou se promener tous ces enfants et tous ces jeunes gens. Les grands en particulier attirèrent mon attention. Ils me paraissaient des personnages tout à fait importants, à leur attitude et à leur manière de causer... Me trouvant près d'un ami d'enfance, qui m'avait précédé d'un an au collège, et qui par là même était en connaissance avec les anciens élèves, je lui fis quelques questions sur certains écoliers dont la figure et l'air me frappaient davantage. Entre autres remarques qu'il me fit fut celle-ci :

—Vois-tu ces grands élèves qui se promènent là ? Eh bien ! ce sont les uns des rhétoriciens et les autres des philosophes.

Des rhétoriciens et des philosophes ! qu'est-ce que c'est que cela ? me dis-je intérieurement.

—Ce sont les premiers de la communauté, continua mon petit ami, et il en est parmi eux qui ont de grands talents, entre autres ces deux qui passent actuellement devant nous. Ils sont tous deux des compositeurs distingués et les membres les plus brillants de l'Académie.

J'en voyais des chandelles ; et je ne comprenais qu'à demi ces observations si nouvelles pour moi.

—Quels sont leurs noms ? dis-je à mon interlocuteur.

—L'un se nomme I. G..., et l'autre Luc Désilets. Ils sont tous deux de la classe de rhétorique.

Je ne perdais pas de vue ces deux élèves si honorablement mentionnés, et je constatai bien des fois plus tard la justesse de l'appréciation de mon jeune compagnon. Bien des années se sont écoulées depuis ce jour si remarquable, si émouvant...

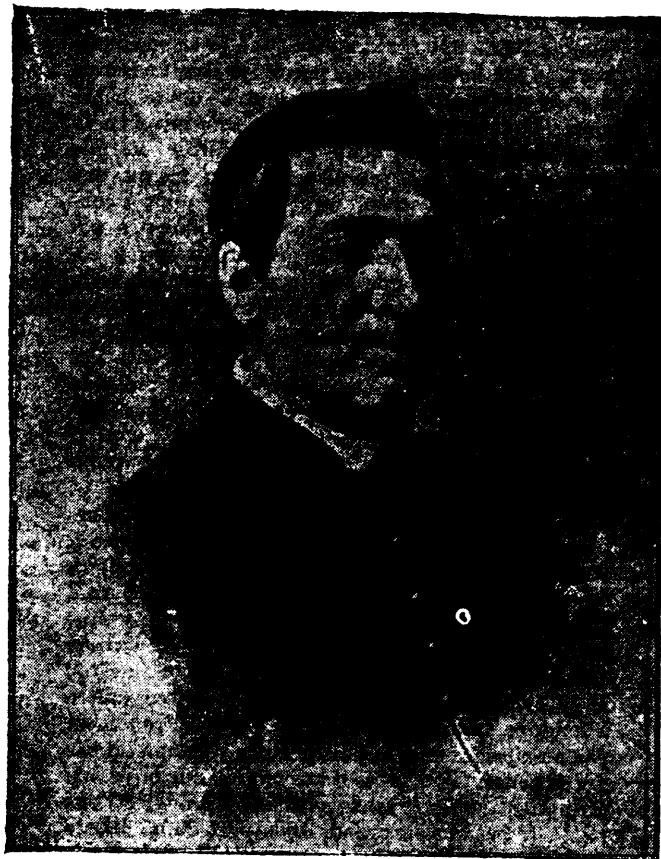
L'un et l'autre de ces élèves ont fait leur chemin et leur marque dans la société. Je retrouve aujourd'hui l'un d'eux à la tête d'un des premiers séminaires du pays et honoré du titre de Vicaire-Général. L'autre, honoré du même titre, s'éteignait, il y a quelques mois, dans la paroisse du Cap de la Madeleine, dont il était le curé bien-aimé depuis à peu près vingt-cinq ans. Hélas ! cette mort prématurée a pris tout le monde par surprise. Naguère encore, le digne et regretté défunt paraissait jouir d'une excellente santé. Il semblait le croire, lui du moins ; il nourrissait des projets d'embellissements et de décorations concernant son vieux sanctuaire du Rosaire, ainsi que sa nouvelle et belle église et leurs alentours. Il se proposait d'ouvrir un registre dans lequel il devait relater les principaux faits merveilleux qui se sont opérés depuis une quinzaine d'années surtout, dans l'antique petit temple, par l'intercession de Notre-Dame du Rosaire.

Tout l'hiver dernier qui a été rude, l'on s'en souvient, il a fait voyage sur voyage et paraissait continuer de jouir de cette forte santé qui lui a

permis de fournir une carrière laborieuse, soit dans le ministère sacré, soit dans le dur métier de la plume, dont il était un des nobles représentants dans notre pays.

Je puis en parler avec connaissance de cause ; car il est venu plusieurs fois me voir dans le cours de cet hiver, et m'apporter les consolations de l'amitié, malgré les mauvais temps, malgré les difficultés des passages sur la glace. Retenu et languissant dans ma chambre depuis plus d'un an, déjà en proie pour ainsi dire aux étreintes de la mort, j'étais alors bien loin de prévoir qu'il partirait avant moi de la scène de ce monde. J'étais bien loin de penser que j'aurais à payer sitôt par mes prières et par l'hommage du présent écrit, les services inappréciables que son cœur si généreux, si charitable, m'a souvent rendus dans le cours de ma vie, mais surtout durant cette longue maladie dont il a plu à Dieu de m'affliger.

Je veux donc essayer ici d'esquisser le portrait de cet humble prêtre qui a passé sur la terre, comme son divin modèle, *en faisant le bien*. Autant que pour l'abbé Moreau, je sens le besoin de demander l'indulgence des lecteurs du MONDE



M. L'ABBÉ LUC DÉSILETS

ILLUSTRÉ relativement à cette biographie.

Bien que l'abbé Désilets n'eût pas des aptitudes universelles, pour ainsi dire, comme le savant professeur, il était cependant doué, lui aussi, de facultés éminentes, et il a tracé un sillon lumineux dans le champ de l'église canadienne comme dans celui de la patrie. Les principaux journaux du pays, entre autres la *Minerve*, le *Monde*, le *Courrier du Canada*, le *Canadien*, l'*Étendard*, et, de concert avec ces organes, la voix autorisée de Sa Grandeur Mgr Laflèche, ont proclamé solennellement le haut mérite du curé du Cap : sa foi et son humilité profondes, son zèle et son amour apostoliques pour l'Eglise, son talent distingué comme écrivain.

L'abbé Désilets est natif de la paroisse de Saint-Grégoire-le-Grand, dans le comté de Nicolet. Son père, M. François Désilets, vénérable octogénaire qui vit encore, et sa mère, Marguerite Hébert, décédée il y a deux ou trois ans, descendaient tous deux de ces familles acadiennes qui, lors de la conquête, émigrèrent au Canada et vinrent se fixer sur les bords du petit lac Saint-Paul. Ces deux personnes, types remarquables de la race noble,

loyale et catholique de l'Acadie, ont élevé une famille nombreuse et des plus distinguées.

M. Alfred Désilets, actuellement protonotaire de la ville des Trois-Rivières, a rédigé longtemps avec succès le *Journal des Trois-Rivières* ; M. le chevalier Gédéon Désilets s'est distingué jadis par son dévouement à Pie IX et à la Papauté, et dirige actuellement le *Journal* avec un talent non contesté ; M. Pétrus Désilets remplit avec honneur ses fonctions de notaire ; une de leurs sœurs, religieuse au couvent de l'Assomption de Nicolet, a déjà occupé le haut poste de Supérieure-Générale ; et les autres membres de la famille sont d'honorables et prospères cultivateurs.

Le défunt grand-vicaire était l'aîné de cette intéressante famille. Le ciel l'avait comblé des dons et des qualités qu'il s'est plu à verser sur sa race : robuste santé, intelligence vive et élevée, bonté et douceur de caractère, foi forte, énergie indéfectible dans l'action, intrépidité dans le combat et le danger.

Il avait un regard limpide et profond, symbole de son œil intellectuel qui était si pénétrant. Sa figure en général respirait la candeur et la sérénité de son âme.

Quoique porté naturellement aux fortes études, aux considérations philosophiques sur l'Eglise et la Société, il ne manquait pas cependant de sensibilité et de sentiment artistique : la musique, la peinture et l'architecture l'intéressaient beaucoup, et les beautés de la nature en général le frappaient vivement. Il était charmé des aspects poétiques que présentent la surface et les bords du lac Saint-Paul, ainsi que la riche vallée et le coteau ombragé qui le longent jusqu'à la paroisse de Bécancourt. Souvent il me parlait de ce paysage qui le faisait songer aux poétiques vallées et aux verdoyantes prairies de Beaubassin, de Beauséjour et de Grand-Pré, de l'Acadie, si harmonieusement chantées par le poète Longfellow dans sa charmante *Évangeline*.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, notre cher défunt était dans la classe de rhétorique lorsque je le vis pour la première fois. Il passait dans la communauté pour un élève de premier talent, et il luttait avec son confrère et ami, I. G..., pour la prééminence dans la classe. Souvent, sur la liste de la semaine, on les trouvait tous deux *ex-æquo* à la tête de leurs condisciples. Si toutefois l'un était seul premier, l'autre venait immédiatement en second, et *vice-versa*. La lutte était intéressante, surtout dans l'enceinte de l'Académie. Quoique plus jeunes que les philosophes, ils étaient cependant considérés par ces derniers comme des compositeurs et des écrivains de premier mérite, et les passes-d'armes se faisaient ordinairement entre eux-mêmes. L'un d'eux arrivait un jour à la séance avec un travail d'une vingtaine de pages de papier grand format. Il frappait vivement l'auditoire, soit par l'intérêt du sujet, soit par le mérite de la forme. A la séance suivante, son rival produisait une composition d'un intérêt non moins frappant à tous égards. Aussi, les membres de la Société étaient-ils impuissants à décerner la palme aux deux brillants champions.

J. E. Panneton

(A suivre)

A dix-huit ans, dans une heure de tristesse, cherchant ma voie, je gémissais, je reprochais à la Société mon abandon, ma détresse. "Tu accuses la Société ! me dit sévèrement mon ami, Jean Reynaud, mais jusqu'ici quels services lui as-tu rendus ?" — ED. CHARTON.